



Acquisition et interaction en langue étrangère

8 | 1996

Activité et représentations métalinguistiques dans les acquisitions des langues

Feuilleté énonciatif et mise en bouche

Quelques activités méta- et épilinguistiques lors de la production à trois d'un texte écrit

Sylvie Haller et Bernard Schneuwly



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aile/1240>

ISSN : 1778-7432

Éditeur

Association Encrages

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1996

Pagination : 129-151

ISSN : 1243-969X

Référence électronique

Sylvie Haller et Bernard Schneuwly, « Feuilleté énonciatif et mise en bouche », *Acquisition et interaction en langue étrangère* [En ligne], 8 | 1996, mis en ligne le 19 décembre 2011, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/aile/1240>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

Feuilleté énonciatif et mise en bouche

Quelques activités méta- et épilinguistiques lors de la production à trois d'un texte écrit

Sylvie Haller et Bernard Schneuwly

- 1 La question est posée de savoir quels seront les types d'activités métalangagières chez des apprenants de français langue étrangère aux prises avec une tâche collective de rédaction d'une réponse à une lettre de lecteur, sans possibilité de recours immédiat à l'instance métalinguistique que devient nolens volens le professeur de langue dans la classe. Quelle est l'importance de la réflexion sur la langue comme système ? Comment se situent les apprenants en tant qu'énonciateurs dans cette interaction langagière de production d'un texte écrit à partir d'un texte donné ? Comment sont gérés les différents discours présents dans la situation ? Ces questions prennent une grande importance quand il s'agit de savoir quel rôle jouent les activités langagières dans le processus d'écriture et de son apprentissage. Nous les aborderons au travers d'une situation qui peut paraître particulière - le travail d'élaboration d'un texte par trois locuteurs, dans un trilogue - mais qui laisse peut-être mieux que d'autres apparaître le rôle régulateur du langage dans une tâche elle-même langagière, et la grande épaisseur énonciative qui en résulte.
- 2 Du point de vue du processus de production langagière des textes, nous nous référons au modèle des opérations langagières à trois niveaux tel qu'élaboré par Schneuwly (1988) et Bronckart (1993) :
 - le niveau des opérations portant sur la base d'orientation, c'est-à-dire la réalité extra-langagière et plus particulièrement la situation de communication (caractéristiques de l'interaction sociale comprenant énonciateur, destinataire, but et lieu social ; repères de la situation matérielle de production, à savoir locuteur, interlocuteur, espace, temps) ;
 - le niveau des opérations portant sur la gestion du discours/texte dans sa globalité (la planification comme élaboration des contenus du texte, mise en relation des contenus avec les modèles textuels de référence, ancrage énonciatif dans la situation de communication) ;
 - le niveau de la mise en texte ou linéarisation comprenant plusieurs sortes d'opérations : la lexicalisation (nommer les objets, personnes et actions), la syntagmatisation (nommer les

faits ou événements), et l'enchaînement de ces éléments dans un texte (connexion, cohésion et modalisation).

- 3 En ce qui concerne la définition de l'activité métalangagière, et plus généralement métacognitive, la plus répandue est sans doute actuellement celle présentée par Gombert (1990). Selon cet auteur, la métacognition regroupe

(...) les connaissances introspectives conscientes qu'un individu particulier a de ses propres états et processus cognitifs [ainsi que] les capacités que cet individu a de délibérément contrôler et planifier ses propres processus cognitifs en vue de la réalisation d'un but ou d'un objectif déterminés (p. 27)

et l'activité métalinguistique, cas particulier de métacognition, la réflexion sur le langage et son utilisation ainsi que le contrôle et la planification des processus propres de compréhension et de production linguistiques. Les activités d'organisation et de régulation des emplois du discours sont nommées activités métapragmatiques et font partie des activités métalinguistiques.

- 4 Nous utiliserons une définition fonctionnelle très similaire de l'activité métacognitive comme toute manifestation dans la langue d'une réflexion du sujet à propos d'un comportement humain devenu objet de discours, ayant pour but de l'organiser, de le planifier, de le réguler, de l'évaluer ou de le transmettre ; de sorte que toute réflexion repérable verbalement concernant la langue dans son utilisation devenue objet de discours (du point de vue de la syntaxe, du lexique, de la sémantique, du domaine grapho-phonologique) sera interprétée comme une activité métalinguistique¹. Selon notre modèle de référence de production langagière, on parlera d'activité métadiscursive si le discours mentionné l'est pour des raisons pragmatiques (i.e. concernant tous les aspects reliant le discours à un contexte donné). Il arrive que les locuteurs se préoccupent non plus de la langue ni du discours, mais du rapport de leur activité langagière avec la situation de production elle-même : ces occurrences semblent pouvoir être interprétées comme autant de marques d'une activité méta-situationnelle.
- 5 Notre définition des activités métalangagières ne suppose aucune critique de celle de Gombert : notre problème était qu'en nous en tenant aux observables d'un corpus dans une situation de production de texte argumentatif, ceci dans le cadre d'une prise en compte des phénomènes interactionnels touchant au discours oral/écrit, nous devions d'une certaine manière faire une distinction entre des activités concernant la langue en tant que système de signes, celles concernant les discours en tant que réalisation de la langue dans une situation donnée et celles concernant cette situation même. Mais de manière générale, nous situerons toutes les activités décrites par la suite comme faisant partie du macro-ensemble des activités langagières et métalangagières.
- 6 Par contre, dans l'intention de distinguer l'explicite discursif des activités inférées par l'analyste, nous parlerons dans le second cas d'activités 'épi-', en particulier épilinguistiques lorsqu'on pourra inférer chez le locuteur un « travail sur la langue » sans en trouver de marques explicites, c'est-à-dire de verbalisations métalinguistiques². Lorsque Gombert (1990) précise que :

(...) le linguiste dépistera « le métalinguistique » en identifiant dans des productions verbales des marques linguistiques traduisant des processus d'autoréférenciation (utilisation du langage pour référer à lui-même), le psychologue quant à lui cherchera dans le comportement (verbal ou non) du sujet des éléments qui lui permettront d'inférer des processus cognitifs de gestion consciente (de réflexion sur, ou de contrôle délibéré), soit des objets langagiers en tant que tels, soit de leur utilisation. (p. 15)

il semblerait qu'à la lumière de cette remarque, notre définition appartienne donc à la fois au linguiste, puisque nous relevons des marques explicites d'activités métalangagières dans le discours du sujet, mais également au psychologue, puisque de fait nous traquons dans le corpus oral des indices permettant d'inférer certains comportements langagiers, à partir de notre intuition de producteurs-récepteurs de discours.

- 7 Ce préfixe d'« épi- », utilisé pour caractériser un certain type d'activité linguistique, soulève quelques problèmes de définition. En effet, Gombert (1990) le propose comme désignant

(...) les « activités métalinguistiques inconscientes », posant par définition que le caractère réfléchi et délibéré est inhérent à l'activité métalinguistique au sens strict (p. 22 ; c'est l'auteur qui souligne).

- 8 Cette définition fonctionnant négativement pour l'épilinguistique (qui devient une activité « irréfléchie » et « involontaire »), il faut aller chercher plus loin. L'auteur reprend le concept de Culioli (1968) qu'il cite :

Le langage est une activité qui suppose elle-même une perpétuelle activité épilinguistique³ (définie comme « activité métalinguistique non consciente »⁴) ainsi qu'une relation entre un modèle (la compétence, c'est-à-dire l'appropriation et la maîtrise acquise d'un système de règles sur des unités) et sa réalisation (la performance) dont nous avons la trace phonique ou graphique, des textes (p. 108).

- 9 Cette activité épilinguistique « perpétuelle » apparaît donc comme inhérente à l'activité langagière, à tel point qu'on peut se demander si l'activité épilinguistique n'est pas le résultat de la relation même établie par le sujet parlant entre le modèle (la compétence) et la réalisation (la performance) ; cette capacité semble avoir de grandes similitudes de fonction avec la compétence du sujet parlant de Chomsky.

- 10 Chez Culioli, la caractérisation de l'activité épilinguistique est souvent associée à la « glose » comme dans l'extrait suivant :

(...) une partie de la démarche [linguistique] consiste à dégager la forme que doit avoir [un] problème pour qu'il soit traitable, parce qu'il n'y a pas, en linguistique, toute une connaissance accumulée au cours des millénaires et qui se serait matérialisée sous la forme d'une technique. **Toutes les connaissances se trouvent dans la faculté de langage sous la forme d'une glose épilinguistique⁵**, parce qu'on peut toujours gloser les textes. Et par cette glose, on est dans une relation au langage extrêmement complexe parce que :

- d'une part, la glose est un premier discours métalinguistique qui est intérieur à la langue dans laquelle on parle ;
- d'autre part, dès qu'on reprend du texte à des fins d'observations, on est de plain-pied dans le domaine métalinguistique. (1976 : 238)

- 11 Notons que la glose est définie dans la même page comme « les relations paraphrastiques non-contrôlées », ceci à relier au fait que la liberté de pouvoir produire toutes sortes d'énoncés, même les plus « désossés » (sic) tient à cette capacité pour tout le monde de pouvoir fonctionner épilinguistiquement, activité définie ici comme quelque chose « dont on n'a pas conscience » (Culioli, 1976 : 20).

- 12 Ainsi, l'activité épilinguistique apparaît, nous semble-t-il, comme une activité centrale de la faculté de langage, présidant à l'infinité produite/comprise de séquences langagières, et déjà à l'œuvre chez l'enfant de 2-3 ans dès les débuts du langage (Gombert, 1990 : 177)⁶. Malgré les difficultés de définition, ce concept compris en somme intuitivement permet d'identifier dans le corpus dont il va être question un certain nombre de phénomènes que

la caractérisation de « métalinguistique » aurait laissé échapper, alors qu'il ne faisait aucun doute pour nous qu'il s'agissait là d'un niveau d'activités « presque » métalangagières.

- 13 Par le biais d'une analogie que nous espérons facilitante, nous proposons d'inscrire les différentes activités rencontrées dans un schéma relativement simple. Lorsque la production/interprétation du discours n'est pas problématisée (dans un but d'organisation, planification, régulation, évaluation, compréhension ou transmission d'un comportement), on aura donc affaire à un texte très probablement dû au travail épilinguistique perpétuel propre à tout locuteur/récepteur d'une langue donnée, mais sans pouvoir en trouver de trace, le texte étant en somme lui-même la « macro-trace » de cette activité. Mais lorsqu'il y a problématisation, ce travail perpétuel sur la langue se manifeste d'une « certaine manière » (que nous verrons dans des exemples par la suite), un peu comme un véhicule hors contrôle heurte les glissières d'une route, qui lui permettent de reprendre un itinéraire correct sans que le véhicule ait besoin de s'arrêter. Comme on pourra le constater, ce que nous avons convenu d'appeler « mise en bouche » du texte à produire semble bien être de cet ordre, indice d'une activité épilinguistique inférable dans le corpus. Les problèmes posés par le discours se manifestant en direct, on ne trouvera d'activité épilinguistique que lors des phases de linéarisation (mise en texte oral/écrit), même si le problème posé concerne des niveaux « supérieurs », par exemple d'orientation du discours, ou de sa planification. Pour poursuivre l'analogie, l'activité métalinguistique a lieu lorsque le véhicule s'arrête et que le conducteur en sort pour mettre en quelque sorte à plat les difficultés survenues. Ces activités sont parfaitement repérables dans le discours.
- 14 Par ailleurs, on peut repérer, grâce à une certaine familiarité avec le corpus, la présence extrêmement diffuse d'un discours « parasite » dans celui du locuteur, par exemple dans le fait que la structure du texte produit est similaire à celle du texte donné. Etant donné qu'il s'agit d'un macro-phénomène, il est impossible d'en donner des marques discursives dans le cadre de cet article ; cet aspect est pour l'instant non nommé, bien que nous ayons la tentation d'y voir une sorte de « travail non contrôlé sur le discours », en particulier sa structuration, et donc d'y voir une activité « épидiscursive ».
- 15 Ces notions établies, nous avons donc été conduits à nous poser quelques questions et à faire quelques hypothèses concernant la place des activités métalangagières dans l'interaction. Comment, dans cette situation trilogique, l'activité métalangagière au sens large intervient-elle dans la gestion du processus de production et de la tâche commune d'écriture d'un texte ? Les apprenants adultes rédigeant un texte argumentatif du type « réponse à une lettre de lecteur », auront-ils en quelque sorte « intériorisé » le rôle linguistique que remplit le professeur de langue ? Dans ce cas, ils consacreront une bonne partie de leurs échanges à négocier métalinguistiquement la linéarisation (sémantique, syntaxe, lexique, questions grapho-phoniques), perturbant ainsi le bon déroulement d'une tâche pour laquelle ils auraient pu faire appel avant tout à des capacités argumentatives propres aux locuteurs/rédacteurs. Ou alors préféreront-ils se repérer dans la situation extra-langagière ? Dans ce cas, les activités métalangagières porteront plutôt sur des questions touchant la base d'orientation, à la fois du point de vue de la matérialité de l'événement et de l'interaction sociale en jeu, en faisant appel au discours en quelque sorte métasituationnel. Peut-être négocieront-ils surtout au niveau de leur propre processus collectif de production ? Dans ce cas, les activités métalangagières interviendront dans les multiples décisions à prendre sur l'ordre du texte ou du discours

global, aussi bien du point de vue des contenus que de celui de l'énonciation et de son ancrage à travers une multiplication des niveaux énonciatifs.

Dispositif expérimental, transcription et unités d'analyse

- 16 Le dispositif expérimental est simple. On demande à trois alloglottes adultes d'enregistrer, hors de la classe, la conversation qu'ils tiennent au cours de la rédaction d'un texte de réponse à une « lettre de lecteur » (cf. annexe en fin d'article) sujette à controverse. Les interlocuteurs ont au maximum 45 minutes pour ce faire. Aucune consigne particulière ne leur est donnée du point de vue de la base d'orientation (destinataire, type de texte, etc.). Il leur est simplement demandé de revenir avec un document écrit (donc avec une certaine obligation de résultat). L'expérience s'est déroulée sur une terrasse de café entre D. (américain), C. (brésilienne) et E. (turque), et dès le début de l'interaction, D. a été désigné comme scribe, sans que cette fonction exclue sa participation à l'élaboration du texte.
- 17 Comme nous donnerons plusieurs exemples tirés de la transcription du corpus La réponse faite à Beuchat, il peut être utile d'en dire quelques mots. Le corpus est long (45 minutes d'enregistrement), avec de nombreux chevauchements aussi bien à deux qu'à trois interlocuteurs sur des segments entiers, et présente une complexité des prises de parole telle que le concept de « tour de parole » en perd de son opérationnalité. Cela nous a obligés à penser cette conversation non plus comme un dialogue semblable à ceux restitués par la littérature par exemple, mais comme une pièce de musique, et la transcription comme une partition, ce qui permet de rendre compte lisiblement des chevauchements, de faire exister les locuteurs qui ne parlent pas hic et nunc, de respecter la linéarité de l'interaction « de gauche à droite » et donc de renoncer à une représentation théâtrale « de haut en bas », qui pourrait fausser l'idée qu'on se fait d'une conversation à plus de deux locuteurs.
- 18 Du point de vue de la détermination des unités d'analyse, nous avons retenu comme unités des interventions ou des échanges comportant des marques lexicales explicitement métalinguistiques, des séquences décrites par une action à fonction « méta- » ou « épi- » (moment de correction lexicale, moment de mise en bouche, etc.), ainsi que des passages dans le discours monologal où des marques d'énonciation emboîtée (par exemple « je dis que nous pouvons dire... »), des indications de polyphonie (par exemple « il a dit que... ») indiquent la présence relativement explicite d'activité métalinguistique, métadiscursive ou métasituationnelle.

Résultats

- 19 Nous proposerons des extraits illustrant quelques-uns des différents modes d'activités métalangagières, en commençant tout d'abord par des exemples d'activités méta- et épilinguistiques proprement dites ; ensuite, nous montrerons que le dispositif expérimental utilisé ici induit les locuteurs à un travail tout à fait remarquable sur les niveaux d'énonciation, qui indique une activité métadiscursive permanente ; pour finir, nous aborderons la question de la présence de discours polyphoniques dans le trilogue et

essaierons de définir plus précisément la part de l'activité métalangagière dans ces passages.

a) Peu d'activités métalinguistiques, mais des activités épilinguistiques et métadiscursives constantes

- 20 Dans la mesure où l'on a donné une définition relativement restrictive des activités métalinguistiques, on constate que, contrairement à l'hypothèse de travail, les trois sujets ne consacrent dans leur interaction qu'une dose minimale d'efforts aux questions strictement linguistiques. Pourtant il s'agit bien d'alloglottes universitaires en situation d'immersion linguistique passablement « scolaire » et aux prises avec une tâche dont on attendrait qu'elle exige de ceux qui la remplissent une attention soutenue et constante aux problèmes de correction linguistique.
- 21 On relèvera quelques problèmes d'orthographe en cours de dictée (parfois dus à des questions de prononciation), des élaborations de syntagmes discutées (par exemple la recherche de la bonne formule entre « être d'accord comme quelqu'un pense », « être d'accord avec les arguments de quelqu'un » ou « être d'accord avec quelqu'un »), une hésitation entre « parce que » « puisque » et « pour la simple [et bonne] raison que », mais ces échanges métalinguistiques sont peu fréquents et ne concernent que la linéarisation du texte.

- activité métalinguistique pendant la linéarisation

- 22 8 (6)⁷, E. en 1⁸

1		5"		
1-D				oui
1-C				
1-E	ses arguments [ma\$]		avec un [Es]	

Dans le présent exemple, E propose son aide métalinguistique au scribe D.

- 23 26 (1), C. en 1

1	
1-D	
1-C	nous pensons que:: ça c'est:: c'est:: c'est quoi le c'est le:: le:: comment on peut dire
1-E	

- 24 Le piétinement sur la suite de nous pensons que ça c'est le pousse C. à passer à un niveau de réflexion métalinguistique. Mais ce cas de figure est plutôt exceptionnel, les

énonciateurs l'évitant par une sorte de co-énonciation que nous avons appelée la « mise en bouche » (voir plus loin).

- 25 Ajoutons qu'ailleurs une question intéressante est posée par E. lors d'un choix de ponctuation, entre une virgule, qui conserve la cohérence thématique mais allonge « trop » la phrase, et un point, qui perturbe la cohérence en provoquant une rethématisation du deuxième segment. On voit C. argumenter métalinguistiquement de manière habile en faveur du point.
- 26 Du point de vue de l'interaction elle-même, c'est-à-dire lorsqu'ils ne font plus face ensemble au même objet (le texte) mais lorsqu'ils se font face, ils ne cherchent jamais à travailler sur le plan métalinguistique, par exemple pour vérifier un mot ou une construction : jamais ils n'avouent leur incompréhension linguistique ; un très sévère débat naît, par exemple, entre D. et E. à l'occasion du choix lexical entre « pouvoir faire quelque chose » et « devoir faire quelque chose », probablement dû à une incompréhension sémantique, mais qui les entraîne vers un réel désaccord en quelque sorte philosophique. Ce cas en est un parmi d'autres où ce qui pourrait être régulé par une activité métalinguistique est en fait (rétro) interprété soit au niveau discursif, soit en fonction de la situation.

- activité épilinguistique ou « mise en bouche »

- 27 Le peu d'activité métalinguistique contraste avec de longs moments d'activité épilinguistique pendant l'opération « en surface » de linéarisation, moments repérables par le fait que les locuteurs ne doublent pas leur activité langagière d'un commentaire ni n'explicitent qu'une opération a bien lieu.
- 28 45 (5-6)-46 (1), D., C. et E. en 1-3

1					
1-D					c'est c'est
1-C					
1-E	nous pensons queX c'est pas une question de pas donner d'argentX aux élèves mais c'est				
2					
2-D	une <u>question d'éducation des</u>		des parX		des élèves/par lesX// c'est une
2-C		d'éduX			
2-E	<u>c'est [...]</u> c'est question des parents			des parents	

3					
3-D	question de éducation : des élèves par/leurs parents				
3-C					
3-E					

- 29 Nous appelons « mise en bouche » ce type de construction du texte comme linéarisation orale provisoire de ce qui sera ensuite écrit. Il s'agit d'un travail collectif de co-énonciation pour trouver une formulation consensuelle que l'on comparerait volontiers à une sorte de « dégustation syntagmatique ». La mise en bouche est une forme d'activité épilinguistique caractéristique de ce corpus.

- autres activités métalangagières

- 30 Les traces d'activités langagières 'méta'-autres que linguistiques sont constantes, aussi bien pendant leur conversation comme discours « entre soi » que lors de la gestion collective de production. En voici quelques exemples :
- 31 1 (3-4), D., C. et E. en 1-2

1				
1-D			<u>monsieur dominique</u> [o] monsieur : mon : sieurle [rEd] X <u>rédacteur</u>	
1-C		<u>monsieur dominique</u> [?]	[E] oui :	
1-E		monsieur dominique boX <u>bochat</u>		
2				
2-D				
2-C		moi je n'sais pas si si on écrit : euh : <u>au rédacteur</u>		
2-E			<u>pour le moment</u> (...)	

- 32 Après une phase de mise en bouche de la lettre concernant l'adresse de celle-ci, sans aucune mention explicite de cette action (sauf à considérer le/[o]/ (probablement « ou ») de D. en 2 comme une trace d'activité « métalexical », on voit en 3 C. expliciter le problème rencontré du point de vue de la base d'orientation des opérations langagières. Cet exemple est une bonne illustration des difficultés pour l'analyste de trouver une activité « pure » : en effet, la mise en bouche lexicale (épilinguistique, au sens donné plus tôt) à la fois masque et révèle un problème qui est largement en amont de celui du choix d'un mot ; par son intervention, C., en somme, rétro-interprète correctement l'opération

langagière en cours, en passant d'une activité épilinguistique à une activité métasituationnelle.

33 47 (1-3), D., C. et E. puis C. en 3

1		3"	5"		3"		2"	
1-D	ce n'est pas		<u>une question</u>		d'argent de poche	mais		
1-C		oui [e] [Es] [te]						
1-E		oui ce n'est pas			<u>une question</u>			
2							2"	
2-D			<u>l'argent de poche</u> mais une		mais une question			
2-C	c'est pas une question d' <u>argent de</u>				<u>poche de donner \rire\</u>			
2-E								d'éducation
3								
3-D	de é/du/ca/tion							
3-C		non comme ça je comprends pas						
3-E								

34 Dans un extrait relativement court de quelques secondes, on passe d'une activité métalinguistique (lexique et orthographe) à une activité épilinguistique de linéarisation (mise en bouche), puis métadiscursive. Comme dans l'exemple précédent, les mises en bouche (ou mises en texte) peuvent faire l'objet d'une rétro-interprétation par l'un des interactants visant le plus souvent à resituer le contexte/cotexte. Dans l'exemple ci-dessus, la (re)formulation à laquelle arrivent D. et E. en 4 est cohérente par rapport à ce qui avait été dit auparavant, mais elle permet d'inférer une opinion implicite que refuse totalement C., refus exprimé de manière explicitement agonale.

b) Épaisseur énonciative

- 35 Le dispositif expérimental impose aux énonciateurs une habileté à se situer énonciativement dans l'événement à plusieurs niveaux, simultanément ou successivement. Chaque niveau d'énonciation est défini comme le lieu où se manifeste la capacité à agir de manière « méta- » par rapport au niveau d'énonciation « inférieur » dans une sorte de jeu d'emboîtements énonciatifs. Pour parler de cette épaisseur énonciative, nous utilisons une métaphore et la caractérisons comme formant un « feuilleté énonciatif » : selon les décisions et/ou besoins énonciatifs des sujets parlants, le feuilleté énonciatif sera plus ou moins épais, le niveau de complexité énonciative étant proportionnel au nombre de couches du feuilleté.
- 36 Tout d'abord, le niveau le plus « simple » est celui déterminé par le but de l'interaction, à savoir la rédaction d'une lettre de réponse, que dorénavant nous nommerons la « lettre-cible », à une lettre antérieure, que nous nommerons « lettre-source ». Une lettre est adressée par un énonciateur-scripteur à un destinataire-lecteur, il y a donc nécessité d'inscrire énonciativement cela quelque part. A ce stade de l'interaction, voilà comment se constitue, au moins linguistiquement, cet énonciateur-scripteur :
- 37 1 (6)-2 (1), E. en 1-2

1					3"
1-D		<u>oui</u>		ok <u>mais mais</u>	
	<u>oui</u>				
1-C	<u>bon</u> on commence [?]/ bien <u>sûr</u> on n'est pas d'accord			<u>avec sa lettre-là</u>	
1-E	<u>[mm]</u>		<u>oui nous avons lu</u> votre lettre <u>ou bien</u>		
2					
2-D					
2-C					
2-E	nous avons/lu le la lettre de dominique// bochat				

- 38 Ici, « nous » n'est l'objet d'aucune négociation : on voit se constituer immédiatement cet énonciateur en « voix collective », apportant épilinguistiquement, par la mise en bouche, une solution au problème de la création de la base d'orientation concernant la question du « qui parle dans la lettre-cible ? » (réponse : « nous »⁹) et celui de la gestion discursive, puisque ce « nous avons lu » concerne le contenu de ce qu'il y a à énoncer à ce moment-

là, tout en se référant à un modèle textuel implicite de réponse et en opérant l'ancrage énonciatif que demande la résolution de la question de l'énonciateur-scripteur.

- 39 Dans ce même exemple, la linéarisation de la suite de « nous avons lu » permet de poursuivre cette description des différents niveaux d'énonciation grâce au problème posé par le destinataire de la lettre-cible : la variation syntagmatique « votre lettre » vs « la lettre de... », qu'on pourrait estimer être métalinguistique étant donné la présence de « ou bien » et qui est une opération de textualisation, concerne simultanément la gestion de la base d'orientation, les sujets devant répondre maintenant à la question « qui est le destinataire ? »¹⁰.
- 40 A cette occasion, on réalise que l'adressage d'une lettre-réponse de lecteur crée une situation d'énonciation complexe : cette lettre à laquelle je ou nous répond, à qui était-elle adressée ? Dès l'instant où il y a publicité par l'intermédiaire du journal, je ou nous peut se sentir autorisé à répondre : mais si, conventionnellement, sa réponse est adressée au médiateur qu'est le rédacteur en chef, il est bien évident que ce n'est pas à lui vraiment qu'est destiné le texte¹¹, mais à ceux qui profiteront de la publicité, les autres lecteurs, et par conséquent le lecteur que doit être (on le suppose) le rédacteur de la lettre-source.
- 41 L'extrait 1 (6)-2 (1) donné ci-dessus laisse apparaître une autre dimension énonciative, celle des énonciateurs en collectivité hic et nunc. En effet, le dispositif expérimental impose aux sujets de se mettre d'accord pour aboutir à la voix collective monologale qui va s'exprimer en leur nom grâce à nous. De manière à nouveau complètement tacite, et dans la mesure où c'est une « facilité » que permet la langue française¹², l'énonciateur C. désigne par le pronom on (« on commence », « on n'est pas d'accord ») ce qui va être l'« opérateur collectif » de toutes les opérations langagières nécessaires à l'élaboration de la lettre-cible. On constate une connaissance à la fois linguistique, discursive et situationnelle qui n'a besoin d'être verbalisée par aucun des énonciateurs pour être opérante, entre le déictique nous conventionnellement demandé pour l'écrit et on qui peut désigner en français parlé un énonciateur collectif. Le rapport entre les deux niveaux veut que on parle puis décide de ce que nous doit dire.
- 42 Dans le discours de C., on trouve explicitement cet énonciateur opérateur collectif parlant de la voix collective.
- 43 9 (4), C. en 1

1	
1-D	
1-C	parce qu'on on a dit/euh nous avons lu : la le : ttre de : monsieur chakchakchak
1-E	

- 44 On peut trouver une troisième couche au feuilleté énonciatif, lorsque l'énonciateur individuel s'énonce comme tel dans une structure du type : je parle de ce que on doit faire dire à nous, par exemple dans le passage suivant, remarquable dans sa complexité.
- 45 37 (6)-38 (2), E. en 2

1				
1-D		c'est no ::tre		(.....)
1-C				
1-E	oui mais je : : je dis ce que nous voulons dire <u>je dis pas le phrase (...)</u> qu'on doit			
2				
2-D				
2-C			hmm	
2-E	écrire maintenant je dis on voulait dire que ce système est (...)			

- 46 Ce que dit E. en 2-3 (« je dis on voulait dire que (x) ») montre très bien cet emboîtement lui permettant de se dédoubler pour réfléchir à haute voix sur l'énoncé (x) en question. Ce type d'activité nous semble manifestement métalangagier dans la mesure où chaque formule introductive (je dis que> on veut dire que> (x)) marque une rupture consciente et explicite dans la linéarité énonciative.
- 47 Il existe encore d'autres possibilités énonciatives. Nous en mentionnerons trois.
- 48 1. Le sujet parlant énonciateur affirme, par sa parole, l'existence propre en tant que sujet épistémique et institue en même temps l'autre/les autres comme destinataire(s) (je confronté à tu ou vous) :
- 49 37 (2-3), E. en 1

1		
1-D		
1-C	tu veux dire qu'il	<u>a besoin :: de sacrifices</u>
1-E		<u>mais je dis que//quand tu dis [i] doivent (...)</u>

- 50 Cette disposition énonciative est relativement rare, si on comptabilise le nombre d'occurrences de « je » et de « tu » ou « vous » comparé aux occurrences de « on » comme opérateur collectif^{f13}.
- 51 2. Le sujet parlant en tant qu'énonciateur s'extrait de l'opérateur collectif, comme dans le passage suivant :

52 20 (5), C. en 1

1		
1-D		
1-C	je suisX [d] d'accord que on commence ave ::c	<u>selon notre expérience</u>
1-E		<u>selon notre expérience</u>

53 Cet exemple montre la possibilité pour le sujet parlant de se (dé) solidariser de la collectivité dont il fait partie. Ici l'énonciateur individuel négocie la planification menée et marquée par « on » d'un contenu marqué énonciativement par « notre » et longuement mis en bouche précédemment.

54 3. L'énonciateur « neutralise » l'ancrage énonciatif en utilisant un des nombreux « /il faut'x'«¹⁴, bien qu'il y ait parfois une sorte de récupération de l'énonciation par le sujet, comme ci-dessous :

55 41 (1-2), E. en 1-2

1			
1-D			
1-C			
1-E	il faut dire que c'est pas un systèmeX hem pardon c'est pas une question de (...)		
2			
2-D			
2-C		<u>oui</u>	<u>oui</u>
2-E	il	<u>faut</u> à la fin je	<u>pense</u> ça

56 Il s'agit pour l'énonciatrice d'évaluer selon une norme implicite marquée par « il faut » un acte à mener (« dire que ») sur un contenu (« c'est pas une question »), évaluation dont elle prend néanmoins la responsabilité énonciative dans la clôture de prise de parole.

57 On notera que les énonciateurs D., C. et E., malgré des problèmes spécifiques aux non francophones, maîtrisent, sans aucun besoin de la verbaliser, cette complexité énonciative. Toutefois, on pourrait soupçonner que D., un peu moins compétent

linguistiquement que C. et E., « joue » énonciativement moins (au sens de « jeu » de langage) que les deux autres (cf. les tableaux précédents en bas de page).

c) Polyphonie et activités métadiscursives

- 58 Etant donné le dispositif expérimental, on trouve de très nombreux cas de mentions de discours : nous parlerons, en suivant la terminologie de Roulet (1985), de polyphonie pour la mention du discours, réel ou supposé, d'autres non présents dans la situation, de diaphonie pour la mention du discours d'un autre présent et de monophonie pour la mention du discours propre. Nous ne discuterons pas sous ce nouveau point de vue les phénomènes de mono- et diaphonie, dans la mesure où ils créent nécessairement une épaisseur énonciative telle que nous venons de la décrire dans le chapitre précédent. Nous examinerons par contre si, dans notre corpus, la polyphonie constitue une activité métalangagière au sens fonctionnel défini en introduction.
- 59 Voici quelques exemples de polyphonie :

- un type de polyphonie fréquent au début du corpus

- 60 2 (5), E. en 1

1		
1-D		<u>oui</u>
1-C		
1-E	donc il dit que : euh : il dit/ <u>les</u>	<u>élèves</u> ont toujours de l'argent (...)

- 61 E. amorce une citation de la lettre en discours indirect, mais l'exercice est réputé difficile en raison des transformations obligatoires ; elle reformule une introduction de discours direct. Il pourrait s'agir, en ce début d'interaction, d'une manœuvre de mise en mémoire du texte-source.

- un cas exceptionnel de polyphonie « implicite »

- 62 3 (1-3), C en 1-3

1						
1-D						
1-C	mais il y a deux/[p] points : là : je crois que le le première c'est de dire que toujou : rs ils ont : l'argent :					
1-E						

2					3''	
2-D						
2-C	à disposition	c'est pas :: vraiment <u>toujours</u>				et l'autre chose que qu'ils sont incapables d'utiliser
2-E		oui <u>c'qui est</u>		<u>ouais</u>		
3						
3-D			oui oui			
3-C	cet argent correctement		parce que ça c'est un autre problème			
3-E						

- 63 C. cite le texte de la lettre-source mais sans l'explicitier : de sorte qu'elle semble vraiment l'incorporer à son propre discours, et de manière telle qu'elle peut se risquer à de la paraphrase, fait rarissime dans ce corpus (ici antéposition de « toujours » et « correctement » comme reformulation de « de façon intelligente »). Rey-Debove (1983) parle dans ce cas de « discours narrativisé ». Toujours dans le cadre de l'appropriation de la lettre-source en début d'interaction, C. procède ici à une analyse de deux arguments en vue de l'élaboration de la contre-argumentation.

- un cas de polyphonie permise par le fait même qu'il s'agit d'un trilogue

- 64 28 (1), C en 2

1				
1-D		on dit ::		non
1-C			{rire}	
1-E	on dit parce que ou bien on utilise quelque chose d'autre			{rire}
2				
2-D				
2-C	{en riant} il a écrit tout [?] on dit non on dit {rire}			

2-E				
-----	--	--	--	--

- 65 Ici, D. a cru que E. lui dictait « on dit », ce qui donne lieu à cette petite scène assez cruelle où C. se moque de D. en s'adressant à E. Cette tactique est destinée à faire comprendre à D. qu'il a mal interprété le statut métalinguistique de l'énoncé de E.
- 66 Dans la situation analysée, la polyphonie a donc visiblement une fonction de régulation de l'activité : mise en mémoire et meilleure compréhension de la lettre-source, régulation des activités de linéarisation en sont des exemples parmi d'autres.

Pour ne pas conclure...

- 67 Que doivent faire nos sujets pour venir discursivement à bout de leur tâche rédactionnelle ? Ils doivent créer des énonciateurs ex nihilo par rapport auxquels ils sont obligés de prendre position, se représenter des destinataires auxquels ils sont censés s'adresser de manière convaincante après avoir réussi à se convaincre eux-mêmes, citer soit la lettre-source, soit la lettre-cible, mais aussi se citer eux-mêmes ou réciproquement. Le champ du discours rapporté - réel, supposé ou virtuel - est bien sûr lié très étroitement aux questions de l'énonciation et à la capacité des sujets parlants à gérer les différents énonciateurs potentiels de et dans leurs discours. Un trait remarquable de ce trilogue d'alloglottes est bien leur facilité à négocier ces niveaux et à s'y repérer.
- 68 Mais étant donné qu'il s'agit d'une demande de l'enseignant et que l'enregistrement et le texte de réponse lui sont en fait destinés et lui reviendront, d'une manière ou d'une autre tout l'événement lui est destiné : que cette adresse soit ou non explicitée, elle est virtuelle à chaque instant. D., E. et C. « jouent » donc une sorte de représentation théâtrale, tout à fait sérieusement, au bénéfice d'un destinataire ultime, l'enseignant commanditaire. Cette sorte de « macro-situation », base du feuilleté énonciatif, dans laquelle va s'inscrire toute la série d'événements langagiers regroupés sous le titre La réponse faite à Beuchat constitue en soi une activité métalangagière. Nous en voulons pour preuve que, malgré le fait qu'ils semblent oublier le plus souvent qu'ils jouent un jeu, il leur arrive de sortir de la situation de communication et, par exemple, de faire référence au temps qui leur reste :
- 69 46 (4), D. et C. en 1

1	
1-D	c'est pas de c'est pas de <u>c'est c'est pas de temps</u>
1-C	(elle rit et parle en riant) <u>on a quelques minutes on a quelques secondes</u>
1-E	

- 70 Y a-t-il une limite au métalangage ? Existe-t-il au juste ?

BIBLIOGRAPHIE

- BRONCKART, J.-P. (1993). « Action, langage et discours. Les fondements d'une psychologie du langage », in *Bulletin Suisse de Linguistique Appliquée*, 59 : 7-64.
- CULIOLI, A. (1968). « La formalisation en linguistique », *Cahiers pour l'analyse*, 9 : 106-117.
- CULIOLI, A. (1976). *Séminaire de D. E. A.*, non publié, Paris : Université Paris VII.
- GOMBERT, J.-E. (1990). *Le développement métalinguistique*. Paris : PUF.
- HALLER, S. (1995). *La réponse faite à Beuchat : Description détaillée d'un corpus de trois adultes alloglottes aux prises avec la rédaction d'un texte (contre) argumentatif*. Mémoire de licence en Sciences de l'Éducation (non publié). Genève : Université de Genève.
- REY-DEBOVE, J. (1983). « Le métalangage dans le français parlé », *Recherches sur le français parlé*, GARS, 5 : 211-226.
- ROULET, E. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne : Peter Lang.
- ROULET, E. (1991). « Vers une approche modulaire de l'analyse de discours », *Cahiers de Linguistique Française*, 12 : 53-81.
- SCHNEUWLY, B. (1988). *Le langage écrit chez l'enfant*. Neuchâtel et Paris : Delachaux et Niestlé.

ANNEXES

TEXTE DE LA « LETTRE DE LECTEUR », pré-texte à l'interaction présentée dans l'article qui précède

Monsieur le rédacteur,

Je suis retraité et j'ai donc le temps d'observer le comportement des élèves d'aujourd'hui. Il y a une chose qui me frappe particulièrement : les élèves ont toujours de l'argent à disposition. Malheureusement, ils sont tout à fait incapables d'utiliser cet argent de façon intelligente : ils le gaspillent en achetant des choses complètement inutiles.

En donnant ainsi de l'argent aux élèves, on les habitue à en avoir toujours sur soi et à pouvoir acheter à tout moment ce qu'ils veulent. Ils n'apprennent plus à faire des sacrifices.

En plus, les parents ne contrôlent plus leurs enfants. Les enfants vont n'importe où, achètent n'importe quoi, sans que les parents le sachent et sans que ceux-ci leur donnent la permission.

Il n'y a qu'une seule solution pour arriver à une meilleure éducation : ne pas donner d'argent de poche aux élèves. Je suis sûr que de nombreux lecteurs et lectrices sont du même avis que moi.

Dominique Beuchat, Neuchâtel

NOTES

1. Le champ relativement restreint du domaine métalinguistique se réfère à la représentation modulaire que donne Roulet (1991) de l'interaction verbale, qu'il propose pour l'heure comme un instrument heuristique et dont nous avons utilisé comme tel un certain nombre d'aspects. L'auteur genevois propose en effet d'admettre que « (...) l'interaction verbale se développe aux points de rencontre entre deux entités, un répertoire verbal et une situation d'interaction. A partir de là, [il fait] l'hypothèse que la construction et l'interprétation de l'interaction sont soumises à trois types de contraintes : des contraintes qu'on peut appeler situationnelles, liées à l'univers de référence, au contexte social, à la situation d'interaction et au contexte psychologique, **des contraintes linguistiques liées à la syntaxe, au lexique, à la sémantique et à la phonologie ou à l'orthographe de la ou des variété(s) de langue utilisée(s)**, et des contraintes proprement discursives, liées à différents plans d'organisation du discours : hiérarchique, relationnel, énonciatif, polyphonique, informationnel, périodique et compositionnel. » (p. 58 ; c'est nous qui soulignons)
2. Les verbalisations métalinguistiques sont pour nous proches de ce que l'on pourrait appeler, de manière générale, des "commentaires", orientés par quelque action comme définie plus tôt en terme d'organisation, planification, évaluation, etc.
3. C'est nous qui soulignons.
4. Dans cette citation, on notera que Culioli ne parle pas strictement d'activité métalinguistique "inconsciente", mais "non consciente", nuance peut-être intéressante à conserver pour ne pas tirer ce concept d'épilinguistique vers une interprétation par trop psychologisante.
5. C'est nous qui soulignons
6. Avec la restriction que Gombert parle d'une « maîtrise » épilinguistique, dont il resterait à expliquer la genèse ; d'ailleurs, Culioli, du point de vue de l'innéité/acquisition de cette capacité, est assez ambigu, puisqu'il affirme, comme on l'a vu plus haut : « Toutes les connaissances se trouvent dans la faculté de langage sous la forme d'une glose épilinguistique ». (1976 : 238)
7. Le premier chiffre correspond à la page de transcription, le(s) chiffre(s) entre parenthèses à la section, chaque page étant divisée en 6 sections. La transcription a en tout 47 pages. Du point de vue de la mise en page des extraits présentés ici, chaque ligne numérotée correspond à un des locuteurs (notés D., C. ou E.) ainsi qu'une ligne « blanche » au-dessus qui permet de transcrire des indications jugées significatives par le transcripteur. A la première ligne, on trouve des indications sur la durée des pauses (5" = 5 secondes).
8. 'E. en 1' signifie qu'il faut suivre avant tout la ligne de l'énonciateur E. sur la ligne 1 du présent tableau.
9. La question suivante, « en tant que qui nous parle ? » n'étant verbalisée qu'en 5(6)-6(1) par C., que je cite en version "littéraire" depuis 5(3) : « mais peut-être c'est aussi intéressant d'avant de faire ce genre de choses de dire notre vraie position parce que je crois qu'ici tout le monde a eu de l'argent de poche alors nous pensons que c'est bien d'avoir parce que bon on peut discuter ça parce que on commence à avoir l'idée qu'est-ce que c'est de l'argent qu'est-ce qu'on peut acheter avec ça ou pas alors il faut dire exactement quel genre de personne qui parle maintenant... »
10. Question non résolue lors de la rédaction du « chapeau » de la lettre, libellé ainsi « Monsieur... » et élaboré en 1(2-6).
11. A moins de vouloir réellement s'adresser à lui : dans ce cas, on attend de l'énonciateur qu'il marque explicitement ce désir.
12. Dans la mesure également où les énonciateurs ont la capacité linguistique de maîtriser le système d'autodésignation par déictiques.

13. Tableau des occurrences de *je*, *tu*, *vous*, *on* et *nous*.

	D.	C.	E.	Total
tu/toi	3	21	4	117
vous	0	1	8	
je	9	35	38	
on	8	70	37	147
nous (hypercorrection)	1	10	21	

14. En comptant les occurrences, on trouve un certain décalage entre les deux formules, apparemment équivalentes fonctionnellement :

	D.	C.	E.	Totale
il faut 'X'	0	11	29	40
on doit 'X'	7	3	1	11

Il faut peut-être chercher la raison de cet ancrage énonciatif “neutre” justement dans un désir individuel de l'énonciateur de ne pas engager l'opérateur collectif « on » dans une obligation dont la contestation serait offensante pour sa propre face ; contester « il faut », c'est contester une simple modalisation déontique.

RÉSUMÉS

Il est proposé une définition des activités métalangagières qui prend en compte les dimensions linguistiques aussi bien qu'énonciatives et polyphoniques d'une interaction. Le trilogue de trois apprenants du français langue étrangère rédigeant un texte argumentatif constitue le corpus décrit du point de vue des activités méta- et épilingagères. On fait l'hypothèse que, dans une situation expérimentale de rédaction d'une lettre, ces adultes consacreront une bonne part de leur interaction à réguler métalinguistiquement la correction du texte. Parmi les résultats, le plus contre-intuitif est bien celui qui conclut à la rareté des régulations métalinguistiques proprement dites (production de texte, métalangage, polyphonie, niveaux énonciatifs).

A definition of metalinguistic activities is given which includes linguistic as well as enunciative and polyphonic dimensions of interaction. The triad of three French foreign language learners collectively producing an argumentative text is the data base described from the point of view of meta- and epilinguistic activities. It is hypothesized that, in an experimental situation of letter writing, these adults will spend an important part of the interaction regulating the linguistic aspects of text revision. Contrary to expectations, one result of the study shows that linguistic aspects proper are rarely taken into consideration (text production, metalanguage, polyphony, enunciative levels).

AUTEURS

SYLVIE HALLER

Université de Genève

BERNARD SCHNEUWLY

Université de Genève